



Vincent Ravalec

Une apocalypse de papier

« New York 1997 » adapté par un poulbot gouailleur et survolté : Vincent Ravalec a encore frappé.

Biographie

Vincent Ravalec s'est fait connaître avec le « Cantique de la racaille », prix de Flore 1994, puis « Wendy ». Plébiscitées par un public juvénile pourtant difficile à convaincre, ses nouvelles, d'« Un pur moment de rock'n roll » à « La vie moderne », témoignent d'un goût certain pour la dérive et les paradis artificiels, le fantastique et le sexe. Il met en scène actuellement l'adaptation au cinéma de son « Cantique de la racaille ».

PAR CLAUDE ARNAUD

Qui n'a pas reproché à nos romanciers leur indifférence au monde réel ? Et qu'objecter aux pessimistes affirmant que Proust, en raillant la mise d'une littérature longtemps partagée entre l'ambition sociale et la confession amoureuse, n'aura laissé derrière lui que des milliers de moucherons se grattant le nombril ?

S'il a pu signer une plaquette sur la masturbation, Ravalec n'encourra pas ce reproche avec cette « Nostalgie de la magie noire » où Paris, en proie à des inondations dignes du Bengale, s'en voit ramenée à l'état sauvage. Le cadre intimiste imparti aux fictions françaises éclate, le roman médiéval s'ouvrant à la SF pour engendrer un gothique gaulois ; c'est « New York 1997 » adapté par un poulbot gouailleur et survolté.

Le déluge s'est donc abattu sur la capitale après des mois de canicule nucléaire. Crimes, viols et rackets ramènent à la religion des Parisiens convalscus de subir l'Armageddon. La crue de la Seine n'ayant rien laissé de la civilisation, déjà la guerre des sexes fait rage. Au « dernier homme » dénoncé par Nietzsche succède le tout premier, qui ne sait s'il faut sauver l'espèce ou la ruiner. D'habitude occupé à détrousser quelques vieillards pour subventionner sa peinture, Balthazar accepte ainsi de faire un enfant à Marianne avant de poignarder – en rêve ? – celle qui se croyait déjà la Vierge française.

A ce Déluge il faut une Arche. Ce seront les « 30 tonnes » qui emportent les survivants affamés loin de la capitale, afin de les livrer comme esclaves à un roitelet barbare, Obsül.

Balthazar en réchappera pour devenir la proie d'une horde de femmes impatientes à leur tour d'engendrer, puis se réfugier dans le manoir d'un érudit, où il soldera ce qu'il reste de la mémoire du monde en purgeant le disque dur d'un ordinateur.

Cet ovni littéraire ne donne pourtant sa pleine mesure qu'à Chambord, dont Obsül a fait la nouvelle capitale de la France. Ce François I^{er} « destroy » s'est installé dans le château féérique avec sa cour de brigands afin de racketter les paysans de la Loire. Et quand il ne part pas en procession vers la centrale de Saint-Laurent-les-Eaux, dont l'implosion l'a directement porté au pouvoir, c'est qu'il se soulage dans son harem ou danse au Queen, dans les sous-sols du château.

Moderne, Ravalec l'est en faisant se télescoper l'avenir et le passé dans des « raves » aux allures de

grand-messes noires. A l'inverse de Poiré, qui montrait des « Visiteurs » médiévaux égarés dans la salle de bains d'une chalandonnette, il situe son futur en arrière pour mieux libérer l'inconscient archaïque de Balthazar, mégalo se prenant pour Zeus puis Léonard, avant de finir en peintre officiel d'Obsül.

Est-ce grâce aux opiacés qu'inhalent ses *freaks* que Ravalec parvient à dilater son imaginaire pour recréer cette féodalité hirsute, à mi-chemin de « Mad Max » et des toiles « pré-historiques » de Cormon ? La crue emporte le lecteur au-delà des phrases – signe inmanquable de fécondité. Hanté par les souvenirs de la communale républicaine, ce roman diluvien culbute au passage Dagobert, Ronsard et les Valois pour les charrier au pied du double escalier de Chambord, admirablement revisité.

Tout sonne vrai dans cet hiver nucléaire, même si « *nothing is real* ». Comme dans les champs de fraises chantés par les Beatles. On pense à un amateur de peyotl campant dans un château de la Loire, dont le délire se serait nourri de la vue des biches qui chassaient les rois de France et de la lecture du Mallet-Isaac trouvé entre deux bois de cerf dans la bibliothèque.

Ravalec fait mieux que la récapitulation hallucinée de notre imaginaire historique et sacré – alors même que le cyclone marchand emporte par pans la mémoire des peuples. Il rend vivante son Apocalypse de papier, avec autant d'efficacité que les grandes machines cinématographiques. On ne pouvait espérer évocation plus « hénéurme » du catastrophisme ambiant. ■

« Nostalgie de la magie noire », de Vincent Ravalec (Flammarion, 261 pages, 110 F).